

**TOU
CHE-
MOI**

SUSIE MORGENSTERN

L'ARDEUR

T
·
M

TOUCHE-MOI

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

PAS NORMALE.

VOILÀ CE QUI TOURNE EN BOUCLE DANS LA TÊTE DE ROSE. ÊTRE DIFFÉRENTE, ÇA, ELLE CONNAÎT. DEPUIS TOUJOURS MÊME. HEUREUSEMENT QUE SES SŒURS ET SON FRÈRE ADORÉS SONT LÀ POUR LA SOUTENIR ET LUI RENDRE LA VIE PLUS FACILE. MAIS EN CE MOMENT, CE QUI LA TRACASSE, CE SONT PLUTÔT LES HISTOIRES QU'ELLE S'INVENTE, LA NUIT DANS SON LIT. L'AMOUR, LE SEXE, VOILÀ CE QUI L'INTÉRESSE. QUELLE IRONIE, QUAND LES GENS OSENT À PEINE VOUS REGARDER ! ET VU LE BINÔME QUE SON PROF D'ANGLAIS VIENT DE LUI IMPOSER, IL Y A PEU DE CHANCE QUE LA SITUATION S'AMÉLIORE. QUOI QUE...

SUSIE MORGENSTERN

Susie Morgenstern pense qu'il est temps d'arrêter de dire sa date de naissance mais elle aimerait quand même signaler qu'il n'est jamais trop tard pour écrire, s'amuser, espérer, vivre et AIMER. Elle a beaucoup écrit, beaucoup aimé, beaucoup espéré et elle espère encore continuer tout ça.

L'extrait du *Journal d'Anne Frank* pages 156, 157 et 158
est tiré de l'édition du Livre de Poche datant d'avril 1971.

© Éditions Thierry Magnier, 2020
ISBN 979-10-352-0340-5

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Photographie : Cha Gonzalez
Conception graphique couverture : Florie Briand
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

TOU CHE- MOI

SUSIE MORGENSTERN



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Aux éditions Thierry Magnier :

Pas de bol !, album, 1980

Je te hais, coll. Petite Poche, 2004

Je t'aime, coll. Petite Poche, 2015

Pas de problème !, coll. Petite Poche, 2015

Bibliographie sélective :

La Sixième, l'école des loisirs, coll. Neuf, 1984

Lettres d'amour de 0 à 10, l'école des loisirs, coll. Neuf, 1996

Joker, l'école des loisirs, coll. Mouche, 1999

La série *La famille trop d'filles*, Nathan, coll. Premiers romans
(une trentaine d'épisodes depuis 2012)

Comment tomber amoureux... sans tomber, l'école des loisirs,
coll. Médium, 2014

Carnet de l'apprenti écrivain, La Martinière jeunesse,
coll. Livres animés, 2016

La la langue, Saltimbanque Éditions, 2019

*Pour Arthur Hubschmid, mon guide,
qui m'a tellement touchée...
sans jamais me toucher.*

RÊVE

Je regarde des films, je suis des séries, je lis des livres aussi. Les personnages sont toujours les mêmes : un homme et une femme, un garçon et une fille (il y a d'autres variations sur le même thème : homme/homme, femme/femme... mais mon rêve à moi est plus classique et conformiste).

Ils sont debout, au lit, par terre, sur une plage, dans un champ... et boum ! Carambolage des corps. Il la hisse sur la table ou la plaque contre un mur et fait quelque chose d'indéfini qui accélère leur respiration devenue sonore et semble leur faire mal. Il y a urgence et violence mais, à la fin, c'est le calme après la tempête. Ouf ! Ils sont apaisés. Ils fument. Des siamois arrachés l'un de l'autre, séparés.

Autre scénario : il enlève sa chemise et elle aussi. La culotte et le slip s'envolent. Je sais ce qu'il y a sous son slip à lui, même si je n'en ai jamais vu en vrai (à part un petit aperçu de celui de mon frère quand nous étions

enfants). Ce que j'en sais, je le tiens de livres, de photos et de dessins dédiés à l'organe masculin utile à cette activité. Les deux corps pivotent l'un vers l'autre. Ils font du bouche-à-bouche comme s'ils voulaient s'avalier mutuellement. Ils ont l'air concentré et déterminé. Mais je ne sais pas à quoi. Cette scène de combat est toujours le but du film : ils se rencontrent, il y a de l'antagonisme au début, et petit à petit ils le surmontent et s'orientent vers le jardin céleste des amoureux.

Je me demande si ça va m'arriver un jour. On dirait que l'on ne peut pas vivre sans, puisque le monde entier semble tourner autour, lentement ou rapidement selon le siècle dans lequel on vit. J'aime plutôt la lenteur du XIX^e siècle, quand il faut une éternité et demie avant que Darcy ne reconnaisse l'existence d'Elizabeth Bennet.

Dans mon lycée, il y a des couples, main dans la main, qui se bécotent dans les coins sombres des couloirs. Moi aussi je voudrais une main, une bouche, une petite caresse, un baiser, puisqu'il y a tant de pubs pour ce voyage vers l'inconnu.

Je fixe l'entrejambe des garçons que je croise pour vérifier s'il y a bien une bosse. En classe, je touche par fausse inadvertance la cuisse de mon voisin avec la mienne. Ça me fait drôle mais lui, apparemment, ne ressent rien. Il ne me regarde même pas. Personne ne me regarde. À part mes copines. Bénies soient les copines ! Et mes sœurs, qui, à l'inverse, ont tendance à trop me regarder !

Je sais qu'il y a « Balance ton porc » et « #Me Too ». Je sais que ce n'est pas politiquement correct, mais quoi qu'il en soit, depuis la majeure partie de mes seize ans d'existence, j'attends qu'on me touche. Mais rien ! Pas le moindre câlin.

On ne peut pas se donner un câlin à soi-même. Ou mentalement peut-être. Oui, dans ma tête, la nuit, dans mon petit lit, je me vois dans les bras de tel ou tel garçon de ma classe, ou d'une autre classe, ou de tel ou tel chanteur ou vedette de cinéma. À défaut d'avoir un homme en chair et en os sous la main, je me frotte à mon matelas et je fais l'amour à mon oreiller.

J'ai eu mes règles (tardivement, après toutes mes amies) l'année dernière. Je suis donc officiellement une femme. Malgré mes problèmes de vue, je suis bonne élève. J'aime vivre, rire, lire, marcher en ville et dans la nature, aller au cinéma, faire des courses, traîner... mais j'aime surtout m'imaginer étalée au lit avec quelqu'un qui parcourt mon corps de ses mains, sa bouche, son cœur.

En attendant, et faute de mieux, il m'arrive d'envahir mon vagin de mon propre doigt, de fouiller là-dedans en faisant travailler mon cinéma personnel jusqu'à ce que j'atteigne une sorte de soulagement. Pas une fanfare avec tambours et trompettes, plutôt un simple solo de piccolo.

En bonne petite dernière d'une fratrie de quatre enfants dans une famille ni riche ni pauvre, plus ou moins heureuse (mais pas en ce moment), mes sœurs essaient de me

conseiller du mieux qu'elles peuvent. Elles savent que je suis obligée de garder mes lunettes noires tout mon temps éveillé et de porter en toutes circonstances de grands chapeaux ridicules pour me protéger du soleil. Je ne suis pas complètement moche ou bien je me suis habituée à ce que je vois dans le miroir. Mais les autres non.

Car je suis une albinos.

ROSE

Ma sœur aînée s'appelle Brune et ma deuxième sœur Blanche, ce qui aurait été plus approprié pour moi car j'ai la peau aussi blanche que la pleine lune, les cheveux d'une vieille de cent vingt ans et des yeux si pâles que l'on ne peut pas en définir la couleur. Fidèles à leur thème « couleur », mes parents m'ont nommée Rose, ce qui est presque une blague. Ils ne savaient pas qu'ils portaient les gènes responsables de cette maladie et ils ne connaissent pas d'autres albinos dans leur arbre généalogique. Mes sœurs et mon frère sont des porteurs sains, pas atteints, comme nos parents. Leurs enfants par contre pourraient en être frappés. Cela touche une personne sur vingt mille en France et c'est tombé sur moi. Je ne m'en plains pas (juste un peu !), j'ai assez bien vécu jusque-là. Bien sûr il y a toujours des blagueurs méchants qui me traitent de monstre, d'autres qui évitent de me regarder ou de me parler, comme si j'étais contagieuse. D'autres encore qui ont

pitié de moi, ce qui est presque le pire. Mais en général, je vis normalement.

« Normalement » ! Le normal d'un handicapé en fauteuil roulant n'est pas *le* normal, mais c'est *son* « normal » ! Quand on y réfléchit, « normal », ça ne veut pas dire grand-chose. Je suis certaine que la théorie de la relativité de notre ami Einstein s'applique particulièrement à la notion de normalité (bien que je n'aie jamais lu les travaux de ce physicien qui incarne la figure même du génie !). D'ailleurs, est-ce que les génies sont normaux ?

Mon quotidien « normal », donc, c'est de porter des lunettes de vue grosses comme des soucoupes à verres opaques pour me protéger de la luminosité (je ne vois que cent mille pixels au lieu de dix millions de pixels pour les bien portants) et de grands chapeaux contre les ultraviolets. Je n'aurai jamais le permis de conduire (et je ne pourrai pas non plus devenir pilote d'avion !). Mais peut-être que je serai riche et que j'engagerai un chauffeur privé ?

L'albinisme affecte la production de mélanine. Je ne sais pas pourquoi on ne peut pas me faire des injections de mélanine... Sans doute parce que c'est impossible. On ne peut pas guérir de l'albinisme. Encore heureux qu'en France nous ne soyons pas sujets à la persécution, à l'exclusion ou à des assassinats, comme c'est le cas dans certaines régions d'Afrique où il persiste une fausse idée selon laquelle les pièces détachées d'un albinos pourraient guérir du sida, entre autres. C'est à cause de ces prétendus

pouvoirs magiques qu'on y traque et qu'on y tue les albinos. (Surtout, rappelez-moi de ne jamais voyager là-bas !)

Toujours tendre avec moi, mon frère Olive (comme vert olive) me répète à chaque occasion que je suis belle, d'une beauté inhabituelle et distinguée. Mais quand ses copains viennent à la maison, ils m'évitent comme une pestiférée. Mes sœurs sont plus militantes : toujours en train de me coiffer, de me maquiller, de m'habiller en m'abreuvant de conseils en principe bienveillants, comme « Tiens-toi droite », « Lève la tête » ou « Plie les genoux ». Car en plus du reste, je suis grande, un mètre quatre-vingts, la plus grande de la famille, bien que la plus jeune. Au lycée, je dois être la plus grande fille de première, et de terminale aussi. Disons que je ne passe pas inaperçue. Mes parents nous ont planifié à un an d'écart, les uns après les autres, histoire de liquider en un éclair l'étape « grossesse ».

Olive vient de partir pour un an à l'université du Kent en Angleterre. Notre grande maison biscornue semble vide sans lui. Je me rends en pèlerinage dans sa chambre régulièrement, avec peine et nostalgie. C'est mon frère mais il est comme une sœur pour moi, ce qui veut dire que nous sommes très proches et que nous nous racontons nos vies sans pudeur. Maintenant qu'il n'est plus là, papa voudrait louer sa chambre à un étudiant, histoire de mettre de l'argent de côté pour nos études. Il semble inquiet au sujet des sous. Brune, elle, vit encore à la maison. Elle fait un BTS en viticulture-œnologie en région parisienne. Blanche

est en terminale S. Nous sommes dans le même lycée, alors nous partons ensemble le matin et elle m'accompagne jusqu'au moment où elle me confie à mes copines : Mistral et Jane.

Si j'aime toutes les matières, j'ai une préférence pour l'anglais et pour notre professeur dynamique et passionnant – je pense qu'il est gay, ce qui est juste dommage pour nous toutes qui sommes amoureuses de lui. Malgré ses préférences sexuelles, il participe activement aux scénarios de mes nuits.

Pourquoi donc a-t-il eu l'idée lugubre de nous assigner un projet en duo avec notre voisin de table ? Nous n'avons pas de places permanentes et fatalement, aujourd'hui, mon co-angliciste est Augustin. Augustin aux 506 789 boutons. Lui, par contre, il ne fait pas partie des garçons que je rêve d'embrasser. Bien que je n'aie jamais vu de lépreux, je les imagine avec la même peau que lui. En plus, il est solitaire et renfermé. A priori, si on veut apprendre une langue il vaut mieux ne pas être trop hermétique. Augustin est l'exception à la règle. Il est bon, alors qu'il n'ouvre jamais la bouche, pas même pour répondre à un simple bonjour. Il n'a pas l'air ravi non plus de travailler avec moi, bien que je sois brillante en anglais. Lui aussi est bon élève, discrètement, sans doute le meilleur élève du lycée, mais sans se pavaner. C'est assez juste finalement : même les intellectuels peuvent avoir des boutons, participant ainsi au stéréotype du bon élève boutonneux.

Le projet imposé par le prof : aller voir un film en VO au cinéma et en rédiger un compte rendu.

Augustin aux 506 789 boutons se tourne vers moi avec un regard de condamné à mort et me dit :

– Devant le Sélect à 19 h 05 ce soir.

J'aime les hommes décidés.

MAISON

Dans le bus, un homme moyennement vieux se lève pour me céder sa place. Je suis offusquée, comme d'habitude. Ne voit-on pas qu'à part les cheveux blancs, j'ai un corps jeune et bien fait, des nichons hauts et fermes, une taille de guêpe ? S'il prenait la peine de regarder mon visage, il verrait des traits fins, un nez droit, une bouche pulpeuse et pas une ride. Écoutez, je vacille entre me trouver banale et exceptionnelle, mais la vérité (si elle existe), c'est que je pense être vraiment pas mal ! (Bon, c'est peut-être parce que je ne me vois pas bien !) Je bous, à l'intérieur, mais j'imagine que l'intention est bonne. Alors je prends le siège qu'on me tend, (j'aurais préféré qu'on me tende une main) et je dis merci, en jeune fille polie, comme on me l'a appris.

Je rentre, et apparemment je suis la seule habitante de notre nid : mes sœurs tardent à arriver, mes parents sont encore au travail. Je mange une banane et je m'étends

sur mon lit, enfin à l'horizontale, ma position préférée. Les yeux fatigués fermés, je parcours mentalement le seul corps qui m'ait été donné : tout au bout de mes pieds, je visualise mes dix orteils, prisonniers d'un de ces maudits collants. Car j'ai mis une robe aujourd'hui malgré le fait que je haïsse les collants. L'été, c'est plus facile pour certaines choses et plus difficile pour d'autres. C'est surtout en été que je me sens la moins « normale » car j'adorerais me vautrer au soleil. Il faut aussi me protéger en hiver mais je me sens moins brimée.

Il fait déjà frisquet, bien que nous soyons seulement en septembre. Je m'impose souvent cette torture « collants » parce que j'aime porter des robes. J'aurais aimé vivre dans les années 1950 (ou bien avant !) quand on s'habillait sérieusement même dans la vie de tous les jours. Il y avait des porte-jarretelles, et les collants (à part pour les danseurs) n'existaient pas encore. Je masse mes mollets, mes genoux, mes cuisses, mes hanches, et déjà je m'endors.

- Hey ! La Belle au bois dormant, ce n'est pas encore la nuit, il faut préparer le repas !

Mes sœurs justicières, rentrées de leurs champs de bataille respectifs, protègent la démocratie qui règne chez nous. Chacune sa corvée.

- On fait quoi ? je demande.

- Soupe, salade, répond Brune.

- Il y a ce qu'il faut ?

- Les légumes sont lavés, prêts à se faire éplucher !

- OK, mais je ne reste pas dîner ce soir, j'annonce.

- Un rencard ? dit-elle en plaisantant.

C'est la dernière des choses que l'on attend de moi !

- Oui !

- Avec qui ? demande Blanche, intriguée par le tour que prend la discussion.

- Augustin.

- Augustin aux 1 001 boutons ? s'étouffe Blanche.

- C'est timide comme estimation, je suis sûre qu'il en a plus ! renchérit Brune.

- Quel courage, Rose ! Mais bon, il faut bien commencer quelque part !

- Je n'ai pas vraiment eu le choix ! je me défends. C'est le prof d'anglais qui nous a appariés. On doit aller au cinéma et écrire un résumé du film qu'on aura vu.

- Quelle galère !

- Ça, tu l'as dit... Mais j'ai le temps de vous aider avant de partir.

- Ah non, ce soir tu es dispensée ! lance Brune, hilare. Tu as assez de problèmes comme ça. Il sait parler au moins, ce type ?

- Bonjour/au revoir, le strict minimum.

- Tu vas au Sélect ? dit Blanche pour changer de sujet.

- Pas le choix non plus...

Nous habitons Antony dans les Hauts-de-Seine, en région parisienne, sur la ligne B du RER. C'est là